

XYZ. La revue de la nouvelle

Trompeuses, comme toujours

Jean-Paul Beaumier



Number 63, Fall 2000

Apparences

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4151ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaumier, J.-P. (2000). Trompeuses, comme toujours. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (63), 7–11.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Trompeuses, comme toujours

Jean-Paul Beaumier

Du salon lui parviennent des bruits de respiration saccadée. Comme chaque matin, Pierre se livre à ses exercices d'étirement et de redressement, de rotations de la nuque, de la colonne vertébrale, du bassin, sans compter la série de cinquante *push-ups* qu'il s'inflige en rendant chaque fois l'âme. Tant d'efforts pour freiner ce qu'elle associait prosaïquement à l'apparition des premiers symptômes du vieillissement. Pour retarder l'inévitable. Elle en était même venue à se moquer gentiment de lui, à lui répéter qu'il s'agissait sans aucun doute des premiers symptômes de l'andropause.

Elle pourrait trouver amusante la nouvelle ardeur matinale de Pierre, s'étirer paresseusement en se disant que cette nouvelle lubie lui passera. Comme les autres. Toutes les autres. Le jogging, la natation, le vélo de montagne, l'escalade, le taï chi. Depuis qu'elle le connaît, Pierre entreprend quelque chose de nouveau chaque automne. L'an dernier, par exemple, il s'est procuré des skis à roulettes pour se mettre en forme avant l'hiver. Dès l'aube, il s'empressait d'avaler un jus d'orange avant de se lancer à l'assaut des rues désertes du quartier tandis que les camelots livraient leurs journaux. La première neige n'était pas encore tombée qu'il avait déjà parcouru près de cinq cents kilomètres. Marie ne s'en plaignait pas, durant tout ce temps elle pouvait feuilleter le journal tout à son aise.

Mais elle n'y parvient pas depuis quelque temps. Elle n'arrive pas à se moquer gentiment de Pierre, ou lorsqu'elle s'y efforce elle ne parvient qu'à creuser davantage la distance qui les sépare. Alors, elle s'enfouit la tête dans les oreillers et se répète que tout rentrera dans l'ordre. Arrive un âge où l'on ne recherche plus la

perfection, ni chez soi ni chez les autres. Et puis, Pierre n'est pas avare de tendresse, bien des femmes l'envieraient. Surtout, elle ne doit rien précipiter. Ce matin, par exemple, rien ne la presse, elle n'a aucun rendez-vous avant dix heures. Pourquoi ne traînerait-elle pas au lit avant de se rendre au bureau ? Elle devrait penser plus souvent à elle, se donner cet espace de liberté qu'elle envie souvent à Pierre.

Qu'il n'ait pas remarqué sa nouvelle coupe de cheveux ne l'étonne pas vraiment. En fin de session, Pierre est obnubilé par ses corrections. Qu'il n'ait fait aucun commentaire sur sa couleur l'a toutefois surprise. Elle qui croyait avoir trop forcé sur l'auburn. Alors, quand il lui a demandé ce qu'elle en pensait, comme s'il s'agissait d'avoir son avis sur la couleur d'une nouvelle chemise, elle s'est sentie prise au dépourvu. Comme si le plancher venait de se dérober sous ses pieds. Debout sur le seuil de la cuisine, Pierre guettait sa réaction. Elle n'arrivait pas à détacher son regard de ses cheveux, à émettre quelque commentaire, que ce fût de surprise, d'étonnement, d'effarement, voire de moquerie, importait peu, mais il attendait qu'elle lui dise quelque chose. Elle ignore comment elle a pu détourner la conversation sans vraiment lui répondre.

Pierre n'est plus le même homme, elle doit bien l'admettre. Comment se fait-il qu'elle ne s'en soit pas rendu compte plus tôt ? Et ça n'a rien à voir avec la couleur de ses cheveux. Enfin, pas uniquement. Pierre est amoureux, voilà qui ne prête à aucune équivoque dans son esprit. Il s'est épris d'une autre femme, sans doute plus jeune, oui, sans doute beaucoup plus jeune si elle en juge par la transformation radicale à laquelle il vient de se soumettre.



Pierre a toujours soigné son apparence. Jusqu'à tout récemment on pouvait facilement le confondre avec les jeunes de dix-sept, dix-huit, dix-neuf ans à qui il enseigne. Longtemps, elle a été jalouse de son allure juvénile, de son sourire gamin, de sa chevelure rebelle, et de ses petites fesses comme elle lui dit parfois

lorsqu'elle le regarde prendre sa douche à la dérobée. Bien qu'elle sache que Pierre n'aime pas être observé lorsqu'il prend sa douche. Ils n'en ont jamais parlé, mais elle le sait. Cela l'a toujours émue, si peu d'hommes éprouvent un sentiment de pudeur. Au sortir de la douche, il s'empresse le plus souvent d'enfiler un peignoir, au contraire de Marie qui prend plaisir à se prélasser nue quelques instants avant de s'habiller. Pierre craint toujours qu'on ne l'aperçoive de la rue. «Tu n'es pas encore habillée?» lui demande-t-il chaque fois avec une pointe de reproche à peine voilé. Pour toute réponse, Marie émet, comme en ce moment, un vague murmure, mi-affirmatif, mi-dubitatif. Elle n'est pas une adepte du naturisme, mais elle aime bien le sentiment de liberté et de bien-être que lui procure le simple fait de se promener nue dans sa propre maison.

Pierre a un cours à huit heures. Il va partir d'un moment à l'autre. Il a conservé cet air d'éternel adolescent qui plaît aux femmes. Il ne fait pas ses quarante-sept ans, même avec ses cheveux poivre et sel. Mais depuis quelques mois, il a l'air plus soucieux; quelques rides, jusque-là inapparentes, se sont creusées ici et là. Comme si le passage des années s'était fait sentir d'un seul coup.

Marie ramène les genoux vers elle de manière à pouvoir les enserrer avec ses bras et y poser son menton en appui. Elle reste ainsi quelques secondes, recroquevillée, à la regarder se préparer. Bien au chaud dans sa chemisette de nuit, elle se laisse imprégner par la lumière chaude et vivifiante de ce matin d'avril, souhaitant à son tour être aussi légère que ces poussières qui flottent tout autour d'elle. Elle cherche une parole pour le retenir un instant, ou simplement pour entendre sa voix et se rassurer elle-même.

«Tu veux que je te prépare un café?» lui demande-t-elle en enfilant sa robe de chambre. Sans se retourner, Pierre décline gentiment son offre. Il a déjà pris un jus d'orange et des céréales. Elle avait oublié: il ne prend plus de café. Du jour au lendemain, il a banni le café de sa vie. Mais cela ne doit pas l'empêcher d'en boire, lui a-t-il dit.

Debout devant la glace, son ventre lui renvoie l'image d'une femme nullipare. Marie se dit parfois que Pierre ne serait pas le

même s'ils avaient eu des enfants. Leur vie à tous deux aurait été différente. Il y a longtemps que Pierre ne l'a pas caressée, n'a pas laissé ses doigts redessiner les lignes courbes de son corps, comme elle le fait en ce moment, les laissant remonter lentement le long des cuisses, puis glisser vers l'intérieur, s'émerveillant chaque fois de sentir qu'elle répond à ses caresses avec autant d'abandon.



Les jours qui suivent, Marie s'efforce d'être attentive aux moindres signes qui pourraient la mettre sur une piste quelconque. Il doit s'agir de l'une de ses étudiantes. Une jeune élève brillante, sûre d'elle-même et de l'effet qu'elle produit chez ce professeur qui n'a pas su détourner le regard à temps. Il croit sans doute s'émouvoir devant son talent encore maladroit alors qu'elle a déjà décidé de la suite des choses. Il n'est pas le premier à qui ce genre d'histoire arrive. Ce qu'il trouve difficile dans l'enseignement, répète-t-il au début de chaque session, c'est de se retrouver devant des élèves qui ne vieillissent jamais, qui ont toujours dix-sept, dix-huit, dix-neuf ans, alors que lui en a maintenant quarante-sept, quarante-huit, quarante-neuf. C'était inévitable.

Il attend le moment opportun pour le lui annoncer. Elle doit comprendre qu'il n'a rien à lui reprocher, qu'il ne s'agit pas d'elle, mais de lui. Il ne sait plus où il en est. Mais il se sent en forme comme jamais, rajeuni, revigoré. Bien sûr, elle se moque. Elle ne sait pas encore si elle le déteste ou s'il lui fait pitié. Peut-être les deux. Une étudiante, toute fraîche et toute pimpante, avec ses grands yeux qui brillent d'espérance. Avec des seins bien fermes, des allures de nymphe. Elle le déteste.

Comment aurait-elle pu deviner, se douter de quoi que ce soit ? Rarement Pierre prête attention à d'autres femmes en sa présence. Elle a beau repasser les derniers mois en mémoire, rien n'eût pu lui donner à croire que Pierre était amoureux. Quand il n'était pas au collège à donner ses cours, Serge et lui partaient faire du ski de randonnée, parfois même des journées entières quand leur horaire le leur permettait. Pour la première fois de-

puis qu'ils se connaissent, Marie se demande si Pierre ne l'a pas trompée durant toutes ces années, si Serge et, avant lui, Claude et Michel ne sont pas autant d'alibis qui cachaient autre chose.



Elle ne se rappelle pas la dernière fois qu'elle est venue le rejoindre au collège. Il est rare que leurs horaires coïncident et ils se retrouvent le plus souvent à la maison en fin de journée. Elle s'efforce d'avoir l'air le plus naturel possible, de ne pas dévisager chaque jeune fille qu'elle croise pour savoir si elle n'est pas démasquée. Pierre a-t-il seulement une photo d'elle dans son bureau ? Elle ne s'est jamais posé la question avant aujourd'hui, mais elle croit connaître la réponse. Alors que tous ses collègues reconnaîtraient Pierre s'ils le croisaient dans la rue, il y a peu de chances que sa jeune rivale ait la moindre idée de ce à quoi elle ressemble. Pierre lui a-t-il seulement parlé d'elle ?

L'horaire affiché sur sa porte indique qu'il est en cours jusqu'à midi. En l'apercevant, il comprendra aussitôt. Il ne paraîtra pas surpris. Peut-être sera-t-il même soulagé. Elle aurait dû comprendre plus vite, cette constante préoccupation pour l'activité physique, pour la santé, cet abandon subit du café et autres substances qu'il juge désormais dommageables, cette transformation radicale de son apparence, elle aurait dû l'affronter plus tôt.

Au bout du corridor, Pierre s'avance lentement. Il est accompagné d'un élève, un jeune garçon qui a l'âge qu'aurait eu leur fils s'ils en avaient eu un. Elle se sent tout à coup ridicule, se reproche déjà sa présence en ces lieux, ses soupçons injustifiés. Comment lui dire, lui expliquer ses craintes absurdes ? Elle va bientôt avoir cinquante ans, les hommes se retournent moins souvent sur son passage, ne lui adressent plus ces sourires pleins de sous-entendus flatteurs qui lui permettaient d'oublier son âge certains jours. Ce soir, ils en riront, elle l'imaginait amoureux d'une jeune fille alors qu'il pose une main sur l'épaule du jeune homme, dix-sept, dix-huit ou dix-neuf ans, et que tout s'éclaire dans son esprit.